

Loin de l'autre **Exercices de lucidité**

Ugo Gilbert Tremblay

Numéro 64, printemps 2016

L'amitié au temps de Facebook

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82360ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gilbert Tremblay, U. (2016). Loin de l'autre : exercices de lucidité.
L'Inconvénient, (64), 16–22.

LOIN DE L'AUTRE

Exercices de lucidité

Ugo Gilbert Tremblay

*Ô mes amis, il n'y a pas d'ami.
- Aristote (selon Diogène Laërce)*

*D'ailleurs les contempteurs de l'amitié peuvent,
sans illusions et non sans remords,
être les meilleurs amis du monde [...].
- Marcel Proust*

§ 1

Paul Valéry écrit à propos de la liberté qu'il s'agit d'un mot plus facile à chanter qu'à définir. L'amitié appartient incontestablement au même genre de notions chantantes : parfaite pour les déclamations sentimentales, idéale pour les louanges et les dithyrambes, elle tombe à plat aussitôt qu'on souhaite la soumettre à une analyse rigoureuse. Plus on s'en approche, plus elle semble vouée à se désintégrer sous nos yeux. Plus on se pose la question de son essence, plus on est déconcerté par son vide et plus on désespère de trouver autre chose pour l'exprimer que des slogans poétiques inconsistants ou des paroles sibyllines. Même Montaigne, penseur lucide s'il en est un, a préféré chanter l'amitié plutôt que de la méditer sans complaisance. « Parce que c'était lui, parce que c'était moi », écrira-t-il ainsi à propos de son ami La Boétie, dans un alexandrin mémorable, certes, mais dont l'obscurité toute spirituelle n'a d'égale que la fausse profondeur.

Doit-on en conclure que l'amitié est un concept creux qui ne renverrait à rien, un mot vague dont la volatilité des usages ne ferait que porter l'insignifiance au grand jour ? Après tout, si l'amitié désignait quelque chose de précis, de la même façon que le *rouge*, par exemple, évoque pour chacun une couleur aisément repérable, ne serait-il pas impossible de l'utiliser à tort et à travers comme on le fait aujourd'hui, à

cette époque où la catégorie d'« amis » n'a sans doute jamais connu d'extension aussi large ? N'est-ce pas le signe que personne ne sait vraiment ce que ce mot veut dire ? Sinon, comment expliquer que son sens soit si diffus, qu'il soit si facile de l'étendre pour qualifier des relations lointaines et anodines ? On m'objectera peut-être que des superlatifs permettent de hiérarchiser ceux que l'on qualifie d'amis – ainsi les enfants distinguent-ils, avec un désir d'exclusivité dévorant, leur « meilleur » ami – mais le seul fait qu'un continuum puisse exister entre des êtres et des rapports aussi bigarrés suffit à me laisser songeur quant à la consistance du terme qui les unit. Il est rare au demeurant que l'élasticité des mots ne soit pas un indice de la réalité confuse qu'ils cherchent à nommer.

§ 2

Qui n'a jamais entendu, lors d'un souper, une bonne âme affirmer sur un ton d'évidence que les réseaux sociaux constituent une perversion de l'amitié véritable, un détournement commercial honteux de la notion d'ami ? De ce que j'ai pu moi-même observer à distance, je me demande s'il ne serait pas moins naïf de voir en eux les *révélateurs* d'une vacuité primordiale, comme si ces réseaux nous avaient placés devant des choses que nous aurions préféré ignorer sur le fonctionnement mimétique de l'amitié, les mises en scène mutuelles

et le pathétique besoin de spectateurs qui la nourrissent. Plus j'y pense, plus je me dis que, loin d'être la cause d'un délitement de l'amitié, les réseaux sociaux sont plutôt des fenêtres virtuelles qui donnent à voir les rouages de sa pauvreté originaire. En ce sens, le vrai scandale provient moins de l'usage dévoyé qu'ils en font que de l'impudeur avec laquelle ils lui ont arraché ses déguisements. Maintenant que l'amitié se trouve mise à nu, devant nous, les bonnes âmes devraient plutôt se dire : « Quelle honte de nous avoir ainsi montré la ridicule banalité des liens humains ! » Mais les hommes sont ainsi faits qu'ils préfèrent s'exempter des bassesses qu'ils condamnent.

§ 3

Dans un passage des *Pensées* qui est resté célèbre, Blaise Pascal se demande : « Qu'est-ce que le moi ? » Comment définir cette chose qui doit nous servir de socle et assurer l'intégrité de notre identité ? Pascal répond à cette question de biais, en abordant le problème de l'amour. Qu'aime-t-on au juste lorsqu'on aime quelqu'un ? L'aime-t-on pour lui-même ou pour ses attributs ? Est-ce le *qui* – le moi de l'autre – ou le *quoi* – ses qualités extérieures – qui compte le plus dans l'amour qu'on lui porte ? « Celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? » interroge Pascal. Non ; car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. » Pareillement pour le jugement ou la mémoire, renchérit Pascal, qui sont des qualités tout aussi fragiles et qui peuvent très bien disparaître sans que l'on périsse avec elles. Mais alors, si ce ne sont que des qualités périssables que l'on aime chez l'autre, et non ce qui resterait inchangé sous ses variations (son moi), est-ce à dire qu'on ne l'aime pas vraiment, ou qu'on n'aime que les façades inessentiels de son être ?

Une lecture superficielle de ce passage pourrait laisser croire que Pascal regrette le fait que l'amour que se vouent les hommes ne vise pas ce qu'ils portent en eux de plus authentique, qu'il passe à côté du joyau d'identité immuable qui se terre en chacun de nous et à la découverte duquel tout amour digne de ce nom devrait être dédié. Or il n'en est rien. Avec la méticulosité glaciale qui est la sienne, Pascal cherche d'abord à décrire l'inanité du moi, la vacance fondamentale qui se révèle dès lors qu'on s'efforce de le localiser. Il serait en effet absurde d'aimer « la substance de l'autre abstraitement », indépendamment des différents aspects qui nous plaisent en lui. « On n'aime donc jamais personne, tranche Pascal, mais seulement des qualités. » Conclusion vertigineuse, si l'on y songe bien, car elle suppose que le moi que nous aimons, ce moi que nous aurions souhaité unique, singulier, à l'abri des contingences du temps et du devenir, non seulement se retranche, mais s'efface derrière le mélange éphémère et hasardeux de ses qualités.

§ 4

L'amitié peut-elle résister à une entreprise de purification destructrice comme celle qu'inflige Pascal à la notion de « moi » ? Il est permis d'en douter. On peut en effet se

demander ce qu'il reste de l'amitié dès lors qu'on la déleste de tout ce qui la contamine de l'extérieur, de tout ce qu'il y a d'inavouable dans l'attrait que peuvent exercer les autres sur nous, de tout ce qu'il y a de misérable dans le ciment affectif qui lie les êtres entre eux. Que reste-t-il de l'amitié si le désir de se rassembler vient plus souvent qu'autrement de la hantise d'être seul ? Si nos amis sont d'abord les produits de notre inaptitude congénitale à la solitude, en faire l'éloge n'équivaut-il pas à distribuer des médailles à des bouées de sauvetage ? Quel mérite accorder à l'amitié si elle a pour fonction première d'offrir un remède à l'isolement et à l'ennui, si sa tâche la plus impérieuse est de nous délivrer du silence cosmique ? De même qu'un pays doit avoir la capacité de faire feu pour être vraiment pacifiste, faute de quoi il ferait de son impuissance vertu, je me dis que l'amitié, si elle doit signifier quelque chose, devrait pouvoir s'appuyer sur la capacité d'être sans ami. La condition d'une vraie présence à l'autre serait ainsi, paradoxalement, l'aptitude à pouvoir se tenir loin de lui. Mais cela, rétorquera-t-on à bon droit, n'est pas à la portée des humains. La véritable question n'est donc pas de savoir si l'on peut s'affranchir de tout lien, mais de déterminer ce que signifie le fait que la peur d'être seul entre dans la composition de toute amitié, fût-ce à la manière d'un arrière-plan que le temps finit par recouvrir et qu'on se plaît à oublier. Pour ma part, je ne serais pas étonné d'apprendre que la part d'amitié dans ce mélange amer n'est pas plus grande que celle du sucre dans un café.

§ 5

Je me demande encore : que reste-t-il de l'amitié si notre besoin de liens s'enracine dans une volonté plus ou moins consciente de maintenir autour de soi une sorte de filet de sûreté en prévision de nos chutes futures ? Il n'est rien de mieux qu'un ami, a-t-on coutume de dire, pour se remonter. Ou encore ressasse-t-on sur le même mode : « Sur un ami on peut toujours compter. » Que l'entraide amicale soit belle, loin de moi l'idée d'en disconvenir, mais se pourrait-il qu'elle soit chez plusieurs une *cause* de l'amitié – ce qui fait qu'on va vers elle et qu'on l'entretienne – plutôt qu'une de ses retombées naturelles ? « L'amitié, écrit La Rochefoucauld, n'est qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. » Combien de relations risqueraient d'être rompues sur-le-champ si chacun avait la certitude soudaine de n'avoir plus jamais besoin de rien – d'un faire-valoir, d'une oreille, d'un public, d'un flatteur ou, pire, d'un « contact » ?

Paradoxe de l'amitié : encline à se définir avec le lexique de la générosité, elle révèle dès qu'on l'examine mille petits calculs d'intérêt, une logique de réciprocité autoritaire où le don n'est souvent qu'une forme plus retorse de contrainte. « Pas toujours ! » s'exclamera-t-on, soucieux de préserver une once de magie en ce monde. Or je soupçonne qu'alors même que notre cerveau s'occupe de pensées pures, une autre partie de lui, sorte de petit radar automatisé et souterrain, se charge de vérifier les comptes en parallèle, toujours prêt à réactiver les ressorts de l'antipathie en cas de déficit. Au reste, Dieu

sait combien les gains symboliques de l'amitié peuvent être nombreux et se situer là où on les attend le moins : pensons à toute cette constellation d'images et de rôles sociaux dans lesquels nous nous projetons malgré nous et qui peuvent suffire à nous donner le sentiment d'être l'objet d'une affection privilégiée ou d'une élection prestigieuse ; comment ne pas penser aussi à cette théorie psychologique bien connue qui veut que le regard de l'autre soit toujours, d'une manière ou d'une autre, une surface sur laquelle on se contemple secrètement, un miroir où l'on peut admirer tantôt notre sens de la formule, tantôt les prouesses de notre humour ou de notre intelligence enfiévrée ? L'amour-propre connaît si peu de limites qu'il peut même se délecter de la sagacité des conseils qu'il dispense, quand il ne s'émue pas carrément de l'écoute qu'il alloue.

J'en déduis que la quantité de plaisir que nous ressentons au contact d'un ami se mesure peut-être surtout à la beauté de l'image qu'il renvoie de nous-même, une image dont les déclinaisons peuvent certes varier selon les récits que nous aimons cultiver à notre endroit. Au vu de ces considérations, n'est-il pas tentant de penser que ce qui passe pour le havre de l'altruisme, le lieu d'une rencontre enfin sincère avec l'alté-

sûr qu'un inconnu placé dans la même situation ne penserait pas exactement la même chose à votre sujet ? Par souci de probité, veuillez à vous fixer un délai pendant lequel vous vous interdirez de recourir à toute phrase commençant par : « Oui, mais... » Gardez à l'esprit que, devant toute réalité désagréable, le cerveau humain réagit avant tout comme une prodigieuse machine à dénégation.

§ 7

Pourquoi les amitiés qui unissent les autres peuvent-elles nous paraître si incompréhensibles lorsqu'on les considère avec un regard extérieur ? Comment se fait-il que, du moment qu'elles viennent d'un ami, nous nous intéressons à des histoires qui autrement nous donneraient envie de dormir debout ? C'est sans doute que chaque être humain a besoin pour survivre de se sentir appartenir à une galaxie qui lui est propre, c'est-à-dire à un réseau d'astres qui reluisent à son contact d'une signification scintillante, et pour lesquels il devient lui-même un objet digne d'attention. Toutefois, depuis le point de vue d'une autre galaxie, la lumière de ces astres s'assombrit ou s'éteint, de sorte qu'ils retrouvent

Plus j'y pense, plus je me dis que, loin d'être la cause d'un délitement de l'amitié, les réseaux sociaux sont plutôt des fenêtres virtuelles qui donnent à voir les rouages de sa pauvreté originaire.

rité, ressemble davantage à une succursale de l'égoïsme, à une scène de dupes cruellement livrée aux manigances du moi ?

§ 6

Entrez dans un café, installez-vous le plus près possible du premier couple d'amis que vous croiserez par hasard. Tendez indiscrètement l'oreille. Les chances sont fortes que vous soyez rapidement secoué par la vanité du discours, le caractère prévisible des postures, des rires, l'impertinence sidérante des paroles échangées. Très vite, en effet, une décharge d'indifférence vous frappera, vous vous demanderez ce que ces deux amis font ensemble, pourquoi ils manifestent quelque intérêt à s'écouter mutuellement ; vous réfléchirez sans doute aux causes anthropologiques qui peuvent conduire deux êtres à faire aussi peu de cas de leurs temps libres ; peut-être même aurez-vous la vague impression métaphysique qu'il s'agit de deux parfaits étrangers payés par un tiers pour faire semblant de se connaître. C'est à ce moment de l'expérience que plusieurs d'entre vous risquent, sous l'effet d'un soudain retour sur soi, de se dire qu'ils y échappent heureusement, et que leurs amis, eux au moins, sont des amis de qualité, des interlocuteurs d'envergure, etc. Dès que surgit ce réflexe d'auto-réconfort, suspendez-le et méditez cette question : est-il si

l'insignifiance d'étoiles mortes. Ainsi en va-t-il de l'amitié : sous les forces combinées de quelques atomes crochus et de quelques rencontres s'instaure une alchimie affective si puissante que même les plus vils métaux pourraient à nos yeux revêtir l'apparence de l'or (pensez un instant à tous ces gens insupportables qui ont pourtant des amis). Difficile ici de ne pas penser à Stendhal et à sa théorie de la cristallisation : « Aux mines de sel de Salzbourg, on jette, dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé pour l'hiver ; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants, mobiles et éblouissants ; *on ne peut plus reconnaître le rameau primitif* [c'est moi qui souligne]. » Nul doute que l'amitié a quelque chose à voir avec cette « fièvre de l'imagination » dont parlait Stendhal à propos de l'amour.

§ 8

Je pense aussi à cette autre dimension navrante de l'amitié : une bonne part de ce qui la rend désirable vient moins de la perspective d'un partage réel que de l'occasion qu'elle offre de s'opposer au reste du monde. Les amis ne consacrent-

ils pas une grande partie du temps qu'ils passent ensemble à s'enorgueillir du fait que le monde entier n'est pas comme eux, à railler le mauvais goût des autres, leurs lacunes ou leurs bêtises ? On se cherche des *alter ego*, comme le soulignait Kierkegaard, c'est-à-dire littéralement des « autres soi », afin de se donner l'illusion momentanée d'une communauté unie contre l'inquiétant chaos des différences. Acolytes de dérision, complices de médisance, on en vient ainsi à croire que les amis n'ont d'autre fonction que de permettre la vidange commune de leurs acrimonies. Se côtoieraient-ils avec une telle fréquence s'ils ne voyaient dans l'amitié le château fort de leur dédain, si ces rencontres ne leur permettaient pas d'ériger autour d'eux les cloisons factices d'une supériorité esthétique, politique, morale ou intellectuelle ? Au lieu de penser benoîtement comme Aristote que l'amitié est le fait d'une seule « âme » qui se déverse « en deux corps », il faudrait plutôt y voir le fait de deux âmes frêles, hésitantes, égarées, qui cherchent désespérément à *faire corps* pour échapper aux contours imprécis de leur existence gazeuse.

L'ami est une arme que l'on brandit pour se protéger de l'angoisse d'avoir tort, et, en ce sens, il ne saurait jouer de rôle plus insidieux dans le maintien de nos aveuglements. Du reste, à quel point serions-nous plus éclairés si nos amis savaient nous contredire sur les sujets les plus essentiels, c'est-à-dire aussi les plus personnels, pointer sans fard nos défauts et nos errances ? Plus éclairés, sans doute, mais ô combien plus malheureux, dépouillés tout à coup d'une source vitale de relâchement mental et de réassurance psychique. Faire de l'amitié le plus haut lieu de la franchise et de ses exigences ? Gageons que si tel était le cas, nous aurions tôt fait de changer d'amis ou de les maintenir à distance. Il se trouve que même nos amis les plus francs nous flattent en signalant parfois nos étourderies mineures et en nous faisant la grâce de ne pas signaler nos angles morts les plus sensibles. Quoi qu'il en soit de nos démonstrations occasionnelles de transparence, nous demeurons liés au contrat tacite stipulant qu'on ne doit pas révéler à l'autre ce qu'il refuse d'entendre à son sujet. Briser ce contrat, cela reviendrait à briser l'amitié en fracassant le miroir embellissant dont elle est la promesse soigneusement entretenue. Et c'est pourquoi, en dépit du sublime traité qu'a consacré Plutarque à ce thème, je doute fort qu'on puisse sur le fond « distinguer le flatteur de l'ami ». S'il est possible de les séparer en théorie, grâce aux distinctions abstraites du langage, ils n'en forment pas moins, dans la réalité, un tout inextricable.

§ 9

Plus j'y songe, plus je me dis qu'il n'y a peut-être pas de catégorie amicale plus funeste que celle des amis d'enfance (j'y inclus aussi en gros les amis d'adolescence). Outre le fait qu'on puisse n'avoir avec lui rien en commun sinon quelques vieux souvenirs qu'à tout prendre on pourrait supprimer sans regret, l'ami d'enfance se caractérise par son impitoyable pouvoir adhésif. En nous protégeant jalousement des influences extérieures et des rencontres transformatrices, de par le regard réprobateur qu'il risque de porter sur nos modifications

éventuelles (sous prétexte qu'il ne se « reconnaîtrait » plus en nous), l'ami d'enfance nous assigne à résidence dans notre identité d'origine, exige que chaque nouveau morceau de nous-même s'élaboré en conformité avec le patron souvent grossier de nos inclinations infantiles. Bien sûr, nuancera-t-on, il répond aussi en cela au simple besoin humain d'inscrire sa vie dans un horizon de cohérence, d'entretenir l'illusion que « les choses sont comme avant » et de suivre ainsi le fil d'une unité biographique pleine de sens. Mais il arrive que ce fil soit celui-là même qui étrangle jusqu'à l'asphyxie. En privant notre courte existence de la possibilité d'accoucher d'autre chose que de ce à quoi le hasard de notre entourage, de nos voisins, de notre école de quartier nous prédestinait, en introduisant entre ce qu'on est et ce qu'on voudrait être l'étalon d'un passé auquel il s'agirait de demeurer fidèle, l'ami d'enfance peut témoigner d'une violence aux proportions inimaginables.

Combien de possibles sacrifiés sur son autel, de talents ensevelis sous la poussière d'un lien qui n'est souvent qu'une somme d'habitudes involontairement contractées, qu'un ramassis de traces mnésiques emmagasinées malgré nous ? Beaucoup trop. À côté des classes sociales, des religions, des cultures et des familles, l'ami d'enfance devrait être considéré comme une force sociologique à part entière, tant il détermine subrepticement la trajectoire des êtres et contribue à en structurer les composantes majeures (goûts, intérêts, valeurs, croyances, etc.). Si l'on ne saurait en toute rigueur exclure la possibilité de coévolutions heureuses entre deux amis d'enfance, la règle veut cependant qu'ils agissent d'abord l'un

olivieri
Librairie & Bistro

Point à la ligne
CÔTE-DES-NEIGES

VOTRE REPÈRE LITTÉRAIRE MONTRÉALAIS DEPUIS 30 ANS
514.739.3639 | www.olivieri.com
5219, chemin de la Côte-des-Neiges
facebook.com/LibrairieOlivieri

pour l'autre comme des facteurs de sclérose et d'inertie.

Je pense en particulier à tous ces intellectuels d'origine modeste qui, sans le concours de circonstances salutaires, seraient à jamais demeurés prisonniers de leurs anciennes accointances. Que seraient-ils devenus s'ils n'avaient eu la grâce de pouvoir rompre drastiquement avec elles, ou s'ils n'avaient su négliger leurs rencontres jusqu'à ce que s'installe enfin la nuit libératrice d'un silence sans lendemain ? Nul ne le sait, mais on aurait assurément tort de sous-estimer le nombre de compromis existentiels, tantôt subtils, tantôt massifs, que la conservation de ces amis de longue date aurait entraîné pour eux. Les amis d'enfance sont comme ces vieux meubles incommodes que l'on entasse chez soi : ils ne paraissent à leur place que si l'on renonce à tout réaménagement véritable de notre espace intérieur.

§ 10

Dans ses *Parerga & Paralipomena*, Schopenhauer propose une parabole fameuse sur la socialité qui peut aider à comprendre la pérennité du lien amical : « Par une froide journée d'hiver un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'écarter les uns des autres. Quand le besoin de se réchauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconvénient se renouvela, de sorte qu'ils étaient ballottés de ça et de là entre les deux maux jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendit la situation supportable. » L'amitié est précisément cette relation humaine qui se déploie grâce à l'établissement

d'une « distance moyenne ». C'est en cela qu'elle se distingue résolument de l'amour, lieu d'intimité suprême où l'on peine à dissimuler très longtemps nos « piquants » les plus encombrants. À côté de l'expérience, douloureuse s'il en est une, de la saillie irrésistible et répétée dans la sphère amoureuse de nos défauts les plus gênants, l'amitié passe à n'en point douter pour une lune de miel permanente. Je dirais même : à côté de la lumière indiscrete et parfois humiliante que l'amour jette sur les pires plis de notre âme, retirant chacun des masques qui font pourtant la gloire de notre être social, l'amitié se donne comme un royaume opaque où notre fond crapuleux peut rester tranquillement à l'abri derrière un voile impénétrable. Tandis que l'amour s'apparente de ce point de vue à ces régimes démocratiques masochistes qui poussent le principe de transparence jusqu'à l'autoflagellation publique (voyez la commission Charbonneau), l'amitié s'apparente plutôt aux régimes totalitaires au faîte de leurs belles années, alors que la propagande fonctionne à plein, que les secrets tiennent en place et que les scandales ne s'ébruitent pas trop. Voilà sans doute pourquoi il nous est rarement donné de surprendre chez l'ami tout mouvement d'impatience inconvenant, tout embryon de colère déplacée, toute irritabilité excessive, comme s'il y avait en lui un conseiller politique scrupuleux qui veillait à les désamorcer en amont.

Que sait-on vraiment de nos amis ? Outre leur bonne humeur, leur enthousiasme à nous voir, à nous parler, à nous écouter, leur façon de hocher la tête pour nous témoigner leur approbation, outre la manière sinon avantageuse, du moins sélective, dont ils veulent bien nous confesser quelques-uns de leurs démons peu enviables, que sait-on au juste à leur sujet, sur les failles réelles de leur édifice, sur les recoins



LIBRAIRIE
CARCAJOU



401 boulevard Labelle
Rosemère, Québec
450-437-0690

3100 boulevard Concorde E
Laval, Québec
450-661-8550

www.librairiecarcajou.com

ténébreux de leur monde mental ? Nous ne savons à peu près rien, et c'est sans doute fort mieux ainsi, compte tenu que « les hommes, comme l'écrivait encore La Rochefoucauld, ne vivraient pas longtemps en société s'ils n'étaient les dupes les uns des autres ».

Il reste qu'on ne cesse pas de s'étonner en songeant à quel point nos repères les plus chers en ce monde se dérobent à nous. Bien sûr, tout ami offre en spectacle une part de sa laideur, et nous décelons rapidement ses faiblesses les plus prééminentes. À ce titre, l'image du totalitarisme comporte certaines limites. Mais il faut bien convenir que les quelques menus défauts que l'ami laisse par mégarde remonter à la surface de sa personne ne font souvent que nous le rendre plus sympathique, au mieux en l'humanisant, c'est-à-dire en le faisant déchoir de sa perfection apparente, au pire en nous

même que notre préférence en matière canine se dirige naturellement vers les chiens les mieux dressés.

§ 11

Il n'y a pas d'amis plus ou moins bons, méritoires ou vertueux, il y a des amis plus ou moins adaptés, plus ou moins conformes aux exigences que nous plaçons en eux en fonction d'une histoire personnelle qui est elle-même le fruit d'un enchaînement innombrable d'adaptations et de conformismes. *Amitié*, pris en ce sens, est simplement le mot qui sert à désigner la jonction accidentelle de deux sensibilités mutuellement compatibles, tels deux récifs érodés par la mer qui en viennent à prendre des formes capables de s'imbriquer l'une dans l'autre. Les sources de friction entre amis s'expliquent

À côté de la lumière indiscrete et parfois humiliante que l'amour jette sur les pires plis de notre âme, l'amitié se donne comme un royaume opaque où notre fond crapuleux peut rester tranquillement à l'abri derrière un voile impénétrable.

permettant de nous croire au-dessus de lui. Hormis ces parts d'ombre aperçues çà et là, au demeurant modestes, et qui dépendent en général d'un contexte de promiscuité abusive, je persiste à penser que l'amitié relève fondamentalement de l'idylle. Malgré les « piquants » constamment tendus entre nous, la distance qui nous sépare suffit pour soustraire ceux-ci à notre attention, de sorte que nous ressemblons à deux combattants hostiles qui en seraient venus à fraterniser à force de se tenir en joue avec des armes invisibles.

Selon Schopenhauer, deux ingrédients de cette « distance moyenne » rendent supportable la présence de l'autre : « la politesse et les belles manières ». Difficile de soutenir que ces deux mécanismes éprouvés de censure et de lubrification sociales, intériorisés depuis la prime enfance, ne jouent pas un rôle décisif dans la sphère amicale. Il n'y a pas que dans les halls d'entrée, lorsque nous disons « après vous » à un inconnu en ouvrant la porte, que l'hypocrisie et la civilisation font bon ménage : l'amitié en bénéficie au premier chef. Devant l'ami, en effet, ce sont tous les oui et les non entendus jadis de la bouche de nos parents qui se rappellent à nous pour nous indiquer la marche à suivre. Quoi faire, quoi ne pas faire pour être aimé ? La cacophonie lointaine de millions de félicitations et de reproches se fait entendre en chacun et fraie le chemin machinal des gestes que nous posons. Telle est la boussole plus ou moins efficace, plus ou moins précise, que notre éducation est venue déposer en nous, au point que je me demande parfois si le plus grand mérite des amis ne réside pas dans la justesse de leurs conditionnements, de

par le même phénomène : pas assez de vent par-ci, pas assez de vagues par-là pendant la gestation des récifs, ou encore une infiltration d'eau qui entraîne une poursuite contradictoire du mouvement d'érosion (potentiellement jusqu'à la rupture, c'est-à-dire jusqu'à l'expulsion inévitable de l'un des deux récifs). L'amitié ressortit moins aux jugements de valeur, à la morale, qu'à la géologie.

§ 12

Je ne saurais pour ma part dissimuler ma prédilection, mon attendrissement, pour une forme particulière d'amitié : celle qui s'enracine dans l'expérience commune de la vanité de toute conversation, dans une répulsion pour les insuffisances brouillonnes du discours spontané, par nature superficiel et inadéquat (la conviction que l'intérêt de toute parole, même improvisée, provient du long silence qui la précède), et, surtout, dans une conscience mélancolique de la difficulté d'établir toute communication réelle entre les êtres.

De tels amis comportent trois avantages : 1) ils se voient peu et, lorsqu'ils se voient, ce n'est pas d'abord par souci de rompre avec l'ennui (ils pourraient très bien, si nécessaire, rester seuls et vaquer à leurs occupations) ; 2) ils se dirigent vers chaque rencontre avec un certain sentiment du devoir, celui de partager avec l'autre des choses qui l'intéresseront (ils ont la décence de ne pas faire du cerveau de leur ami le déversoir licite de leurs anecdotes les plus dérisoires) ; 3) si enfin il leur arrive de parler d'eux-mêmes, de leurs déboires, de leurs

joies, c'est avec une teinte d'ironie, sinon avec un langage qui implique que c'est l'homme en général qu'ils veulent élucider à travers le poste d'observation partielle que constitue leur subjectivité. Il importe peu ici que les manigances du moi soient tout aussi actives dans ce type d'amitié que dans les autres – peut-être même le sont-elles davantage, tant le désir d'endiguer l'amour-propre constitue généralement un signe distinctif de son emprise. Car ce qui charme surtout dans cette forme d'amitié minimale, qui évoque l'idéal autarcique des sages anciens, ce n'est pas tant qu'elle puisse juguler ses impuretés habituelles, qui sont de toute façon trop ancrées dans l'être humain pour être curables ; c'est simplement qu'elle met l'amitié au service d'autre chose qu'elle-même qui en quelque sorte la rachète : un désir d'éclairage réciproque, une aspiration conjointe à la vérité et à la désillusion.

Mais que le lecteur se rassure, je sens bien le ridicule de ces remarques. Que vient faire un tel sursaut de positivité dans un essai tout entier consacré à la négation de l'amitié ? D'où provient ce désir impromptu de fixer des conditions à l'amitié, d'en proposer une recette rédemptrice en trois étapes ? J'aperçois bien l'imposture qu'il y aurait à vouloir faire passer pour une « éthique » de l'amitié ce qui n'est qu'une idiosyncrasie de philosophe isolé, d'autant que je dois convenir que la forme d'amitié que je viens d'esquisser est passablement austère en regard des besoins, aussi banals que naturels, qu'elle a pour fonction courante de rassasier. D'où vient donc malgré tout cette tentative *in extremis* de définition ? Sans doute de la tentation de réinjecter un peu de sens dans un concept dont je me suis moi-même surpris de l'aisance avec laquelle on pouvait le démanteler. Ma réaction, aussi vaine que désemparée, ressemble à celle d'un pyromane qui, ayant incendié une maison, regretterait aussitôt son geste et entreprendrait de la reconstruire au beau milieu du brasier.

§ 13

Mais la véritable question est peut-être la suivante : pour-quoi y avoir mis le feu ? Difficile d'y répondre. Si le pyromane peut invoquer une pulsion irrésistible, je ne puis pour ma part me prévaloir d'une telle défense. Si je m'efforce péniblement de revenir sur ces quelques pages, de manière à rediriger pour ainsi dire ces « exercices de lucidité » contre moi-même, je constate qu'une dialectique du pur et de l'impur se glisse entre les lignes, travaille ma réflexion, affleure parfois à la surface du texte. Se pourrait-il que, à mon insu, j'aie succombé au piège immémorial qui consiste à sacraliser la pureté au point de voir dans la moindre saleté qui l'entoure le signe d'une déchéance irrémissible qui emporte tout, tels ces jeunes enfants perfectionnistes qui déchirent leur dessin sous prétexte que leur crayon a légèrement dépassé la ligne qui devait leur servir de guide ? « La passion de la perfection vous fait détester même ce qui en approche », écrivait Flaubert à Louise Colet. Partant ainsi à la recherche du noyau pur de l'amitié, et me désolant de ne rencontrer en chemin que des souillures vouées à l'avilir, je n'ai eu d'yeux que pour sa béance et ses ombres, sa misère et ses manquements. Ou plutôt : voyant que l'amitié flottait dans un liquide noirâtre et nauséux, j'ai entrepris de l'y noyer, alors qu'un esprit plus optimiste

aurait entrepris de la nettoyer et d'en faire apparaître çà et là quelques éclats de brillance.

En suis-je venu à m'enliser dans les mêmes sentiers que l'Alceste de Molière, qui dédaignait les relations humaines parce qu'elles ne coïncidaient pas avec sa vision fantasmée d'une sincérité sans mélange ? On connaît le schéma psychologique classique du misanthrope : amoureux jusqu'au délire d'une certaine idée de l'humanité, il en vient à nourrir des exigences inaccessibles envers les hommes et s'autorise ensuite de leurs insuffisances pour les rabaisser. La haine qu'éprouve le misanthrope pour les hommes n'est que l'envers symétrique de l'espoir initial qu'il plaçait en eux, et la sévérité de sa répudiation n'a d'égale que la hauteur de son rêve blessé.

Mais était-ce bien là mon propos que de reprocher à l'amitié d'être ce qu'elle est, au nom d'une chimère issue de ma seule imagination ? Toutes mes analyses n'auraient-elles été, comme le dit si magnifiquement Bergson, que la traduction « des données de ma perception » (ce que j'observe au sujet de l'amitié) « dans le langage de mon attente » (la déception de ne pas avoir trouvé ce que j'y cherchais) ? De même que celui qui s'attend à trouver un livre de vers dans sa bibliothèque et tombe par hasard sur un livre de prose s'exclamera : « Mais ce ne sont pas des vers ! » (Bergson), je serais pour ma part parti à la recherche d'une certaine idée de l'amitié et, ne la trouvant pas, je me serais écrié : « Mais ce n'est pas de l'amitié ! » Or toute négation, explique Bergson, provient d'abord du fait qu'on exprime ce qu'on trouve dans la langue de ce qu'on cherchait, c'est-à-dire qu'on nomme le réel découvert avec les mots de ce qu'on désirait qu'il soit. Dire « ceci n'est pas de l'amitié », c'est donc constater non pas tant l'absence de l'amitié réelle que celle de l'amitié fabulée qui nous faisait tendre vers elle.

Qu'est-ce à dire alors ? Ai-je écrit tout ceci en vain ou, pis, dans le but grotesque de faire passer le symptôme d'une névrose singulière pour une déconstruction universelle ? Ce serait, je crois, trop concéder aux zéloteurs de l'amitié que de leur offrir le luxe de rabattre mes observations sur des motifs psychologiques purement individuels. Car s'il entre fatalement une part de soi-même dans toute réflexion, il reste que ce sont moins les données de ma perception que j'ai cherché à traduire dans la langue de mon attente que la fourberie des manières consensuelles de « chanter » l'amitié que j'ai souhaité soumettre aux attentes et aux perceptions du lecteur, à qui il revient maintenant de poursuivre sa méditation.

Que cet essai soit empreint d'un certain pessimisme, je le reconnaitrai volontiers, mais en précisant aussitôt que le pessimisme ne doit pas nécessairement être vu comme une option existentielle ou un penchant maladif pour la tristesse ; il peut aussi avoir valeur d'*instrument*. Ainsi ai-je estimé qu'au sujet de l'amitié le pessimisme était le seul outil capable, de par son outrance même, de grossir ce que des réflexes psychiques d'autoconservation nous poussent à ne pas voir. Tel un télescope permettant d'observer les taches d'un astre aimé de tous mais jamais regardé fixement, le pessimisme ainsi pratiqué me rappelle cette mystérieuse formule du poète René Char, dont elle éclaire peut-être le sens : « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. » ■